

LE Génie de Pascal

Le visage de Pascal, autant que nous en pouvons juger par le masque moulé après sa mort et par un ou deux portraits, avait une expression singulière d'intelligence, de réflexion, de finesse, d'ironie imperceptible, de dévotion, de candeur et de spiritualité.

Si remarquable que soit cette physiognomie, elle ne traduit que faiblement une vie intérieure d'une richesse et d'une intensité extraordinaires. Pascal réunissait des qualités singulièrement différentes : le don des sciences d'observation et de raisonnement, et le sens très pénétrant des choses du cœur et de l'âme, le besoin de connaître et le besoin d'aimer, le penchant à la vie intérieure et le désir ardent d'agir sur les autres hommes, la candeur et l'ambition, la simplicité et l'habileté, la puissance d'abstraction et l'imagination, la passion et la volonté, la spontanéité d'une nature généreuse et le goût du travail, de la lutte et de l'effort.

Un trait dominant de son caractère était la fantaisie de vouloir exceller en tout. Cette exigence de la perfection l'empêchait d'admettre les tempéraments, les concessions, les moyens termes. En toutes choses il cherchait l'abso. Les qualités mêmes qui paraissent le plus difficilement compatibles, il les possédait à l'extrême, et il prétendait les ramener à l'unité.

Son esprit a passé par plusieurs phases, déterminées par son génie naturel, par les circonstances et par sa volonté.

Élevé par son père dans le principe du compromis entre les intérêts temporels et les intérêts spirituels, il apprend que la vraie religion chrétienne oblige à avoir point d'autre objet que Dieu seul. Il embrasse aussitôt cette manière de voir, où il trouve la perfection et l'exactitude dont il est avide. Et cependant ses attachements profanes persistent dans son âme ; et son intelligence, ayant eu dans sa conversion plus de part que son cœur, il oscille entre l'amour de Dieu et l'amour des sciences. Pais, vivant dans le monde, il en est séduit ; et il prend conscience de la profondeur, de la beauté, de la dignité de la nature humaine. Il observe et il éprouve que la passion est l'essence de l'homme, et que la passion consistait, au fond, dans le besoin de posséder un objet égal à la capacité du cœur humain. Désormais il cherchera dans l'homme même le fondement de toute doctrine qui voudra s'imposer à l'homme. Or, tandis qu'il se complait dans l'estime de la nature humaine, cette nature lui apparaît comme déchirée par une contradiction interne : il y a en elle une disposition invincible entre la puissance et la destinée. Il se trouble, et il souffre ; et bientôt la foi en Dieu d'homme, comme objet unique de l'âme, se réveille en lui : il y trouve le remède, non seulement théorique, mais pratique et efficace, au mal dont il souffre. Par elle il recouvre la paix et la joie. Cette fois, la conversion est définitive, parce qu'elle ne consiste plus dans une simple adhésion de l'intelligence, mais dans un véritable renouvellement du cœur et de la volonté.

ble renouvellement du cœur et de la volonté. Dès lors, Pascal prend la résolution de consacrer à Dieu toutes ses facultés. Il combattra ce mélange de l'esprit chrétien avec l'esprit du siècle, ce partage de l'âme entre soi et Dieu, qui est la gageure impossible à tenir. Il travaillera à son perfectionnement et à la conversion des autres hommes, et il n'estimera les sciences elles-mêmes que dans la mesure où elles pourront servir à la religion.

La forme dont il revêt ses idées dans les ouvrages qu'il est amené à écrire suit de l'objet qu'il a en vue. Son effort ne tend qu'à manifester l'œuvre intime de la grâce, qui arrache l'homme naturel à son orgueil ou à son indifférence, et l'appelle à l'amour par le don de soi. C'est ce double effet de la grâce qui traduit le style de Pascal. Dans part il accumule les peintures saisissantes, les contrastes violents, les exagérations mêmes de langage, propres à ébranler l'imagination et à secouer la paresse de l'homme naturel. D'autre part il trouve les mots qui pénétreront le cœur et le gagneront, qui lui inspireront la confiance, qui l'ouvriront à la foi, à l'amour et à la joie. Et d'un bout à l'autre du discours se déroulera la chaîne d'un raisonnement inflexible, moyen humain de s'élever de la nature à Dieu, transition entre la fausse science et la foi.

Il y a en Pascal un savant, un chrétien, un homme. Chacun des trois est un tout, l'un est l'autre, et les trois ne font qu'un. Ce qu'il rejette, c'est la philosophie, ce monstrueux accouplement d'un objet surnaturel avec des puissances de connaître dont la portée ne s'étend qu'à la nature. Et l'on ne peut faire de lui un philosophe qu'en transformant, contrairement à sa croyance, ses doctrines religieuses en symboles de doctrines rationnelles. Pascal plaça dans le christianisme, en toute sincérité, le centre de sa pensée et de sa vie. Il l'entendit en ce sens que, vivant en Jésus-Christ, l'homme n'a plus une pensée qui ne tende à Dieu, et qui, par conséquent, ne vienne de Dieu.

Pascal n'a vécu que trente-neuf ans. Il n'a écrit qu'un ouvrage, les "Petites Lettres," et des fragments, dont la plupart ne sont que des ébauches. Néanmoins il a laissé une trace si profonde, que la plupart des grands penseurs, du moins dans les pays de langue française, se sont, en souvenir de sa pensée, ou revoltés contre lui.

Comme écrivain il a réalisé l'une des formes les plus achevées de la prose française : une langue encore riche de vieux mots évergiques et familiers, de termes concrets, d'images hardies, et en temps sobre, simple, précise et claire ; une syntaxe à la fois souple et rigoureusement logique ; une construction très libre, qui admet la belle ampleur régulière de la période latine, mais qui ramasse, brise, prolonge ou allège la phrase avec une aisance et un art tout français. Cette forme si fraîche dans sa perfection aura beau être considérée comme un modèle par nos écrivains du XVII^e siècle ; aucun d'eux, non pas même les plus grands, ne réunira toutes les qualités qu'a vu tant de naturel à combiner Pascal. Sauf chez La Fontaine, l'ordre de la raison laissera au second plan l'ordre du cœur et de l'imagination. Et parmi les formes diverses qu'a présentées la langue française après le XVII^e siècle, depuis Voltaire et Rousseau jusqu'à Chateaubriand

et Victor Hugo, il n'en est guère dont on ne trouve des germes dans le style de Pascal.

Tous les chrétiens, tous les hommes sensibles à la parole de l'apôtre : "Dieu est amour," à quelque église qu'ils appartiennent, trouvent dans Pascal un frère, auquel ils s'unissent de cœur, pour devenir meilleurs et plus pieux par cette communion.

Et ceux qui ne partagent point, sous sa forme précise, la foi de Pascal, sont, eux aussi, fortement touchés par la lecture de ses ouvrages. Les peintures que Pascal fait de l'homme sont trop vraies et trop vivantes, les sentiments qu'il agit son âme trouvent trop de retentissement en toute âme soucieuse des choses morales, pour que l'homme ne se sente attiré à lui-même et à la charité, à la grâce, la conception et la charité, c'est la matière et l'esprit, l'impulsion aveugle et l'effort volontaire, l'égoïsme et le sacrifice, la passion et la liberté. Comment rester sourd à cette belle et fortifiante doctrine, qui veut que l'homme se reconstruise à sa mesure et à sa grandeur ? L'homme est misérable, puisque, s'il s'abandonne à la pente de sa nature et à la loi d'inertie, il cesse de vouloir, de lutter, de peiner, il dégénère de plus en plus, et déchoit de sa dignité d'homme. Mais il est grand, puisqu'il est capable de s'élever toujours davantage au-dessus des autres créatures et au-dessus de lui-même, et que le Dieu qui lui a donné la vie, est en lui, comme le fond même de son être. Mais qu'il renonce décidément à la commode doctrine selon laquelle des fins louables pourraient être atteintes par des moyens déshonestes, comme si les vices, habilement maniés, pouvaient produire la vertu ! C'est par le bien qu'il faut aller au mal, et combattre le mal ; seul, l'amour peut vaincre la haine et préparer le règne de l'amour.

Que l'homme donc cherche en lui-même, et non dans quelque révélation purement extérieure, les principes de sa science, de sa morale et de sa religion ; mais que ce soit par la lutte et le combat, qui se présente d'abord à son regard, ni lui soit que le masque qu'il brisera pour découvrir son moi véritable. Et que, par une lutte opiniâtre avec ses instincts égoïstes, il crée et développe en lui, jusqu'à s'en faire une seconde nature, la puissance d'aimer et de se donner à ce qui est grand.

La doctrine du bien par le bien est trop conforme aux aspirations de l'âme humaine pour rencontrer quelque opposition, sinon dans les esprits, au moins dans les consciences. Mais il est un point de la doctrine et de la vie de Pascal qui provoque parfois l'étonnement ou le mépris. Ce n'est pas la doctrine elle-même, mais son application à la vie. Elle est trop simple et de ses croyances ; il en est une pièce. La justification est, aux yeux de Pascal, notre part dans la lutte contre notre nature corrompue. C'est l'action, proprement humaine, qui doit nécessairement accompagner et exprimer l'action divine dans l'œuvre de notre salut.

Rejeter de tout point l'ascétisme, ce serait prétendre que toutes les parties de notre nature ont un droit égal à l'existence et au développement. C'est ce qu'aucune morale n'a jamais admise. Socrate

faisait de la tempérance la condition première de la science et de la vertu. Or, plus la fin que l'homme se propose est élevée, plus grande est la résistance de sa nature naturelle, plus il est obligé de se combattre et de se vaincre.

Est-il certain, toutefois, que nous devons travailler, non seulement à modérer, mais à enlancer les instincts inférieurs de notre nature ? Certes, pour qui cherche la sainteté, c'est le parti le plus sûr. Mais il est des dangers que le devoir même nous ordonne d'affronter. Et n'est-ce pas notre devoir, loin de nous enfoncer hors de la nature, de la plier à l'accomplissement du bien ? La nature, d'ailleurs, est-elle fondamentalement rebelle ? Pascal l'a dit : dans notre nature même il y a de la grandeur, comme il y a de la bassesse. L'âme et le corps, en réalité, ne sont pas séparables ; et le même instinct qui nous dégrade, si nous nous abandonnons passivement, nous soutient et nous porte, si nous le pénétrons d'intelligence et de liberté. Les choses ne sont pas seulement des voiles qui cachent Dieu, elles sont encore des signes qui le révèlent ; et ce Dieu, dont tout dépend, peut-être cherché non seulement en lui-même, comme le voulait Pascal, mais encore à travers ses œuvres et ses symboles naturels. Tâche moins glorieuse, impossible de suffire à une âme bouillante qui ne se peut contenter que de l'excellence ; la seule pourtant, ce semble, qui soit proportionnée à la condition de l'humanité. Le néant et l'infini ne sont pour nous que deux limites idéales. C'est sortir de l'humanité, à confesser Pascal lui-même, que de sortir du milieu : la grandeur de l'âme humaine consiste à savoir s'y tenir.

E. BOUTROUX, de l'Académie française.

LISTE DES FRANÇAIS Recherchés par le Consulat de France

A LA NOUVELLE-ORLEANS. 522 rue Bourbon.

- Paul Marcos
Mme Simon Mailhes, née Jeanne Comenges
Mme Paul Cazalot, née Francine Comenges
Pierre Dupuy, dit Dupin
Mme Elinore Toulouse Arféles
Auguste Eugène Grosjean
Henri Leard
Joseph Ferrier
Eugénie Jouty
Raoul de la Liouillère
Pierre Duffau
Jean Paragou
James Berkelmans
Léon Blum
F. Joseph Feucht
Auguste Jaecker

LIBRAIRIE FRANÇAISE. AD. REMOND, 232 RUE BOURBON, Agence Générale

— POUR LES — Livres et Journaux français et les Publications françaises. Grand choix de Livres d'ÉDUCATION et d'ENSEIGNEMENT. Importation directe d'Articles français de toute provenance. PHOTOGRAPHES PATHÉ. 28 oct.—1er dim

A L'OCCASION DES FÊTES DE LA NOËL. Nous nous permettons d'attirer l'attention de notre nombreuse clientèle et du public en général sur le Grand Assortiment de Meubles que nous avons reçu afin de pouvoir être agréable aux acheteurs. Nous garantissons la qualité et nos prix défient toute concurrence. Empressez-vous de visiter nos grands entrepôts et de profiter de ces bas prix sans précédent. Jetez les yeux sur nos vitrines et venez visiter notre magasin. Vous trouverez quelque chose que vous pourrez offrir à un parent ou un ami à l'occasion des fêtes de la Noël. FRANCIS AND PAUL MAESTRI FURNITURE CO., LE MAGASIN DE MEUBLES LE MEILLEUR MARCHÉ EN VILLE. Au Coin des Rues Ramparts et Iberville. Phone Main 248 EN SEUL MAGASIN. LE GRAND MAGASIN. PAS DE SUCCURSALE.

Le Meilleur Endroit de Pêche en Louisiane est au "Shell Beach" Et aux environs de la Pointe à la Hache \$1.00 ALLER ET RETOUR, Samedis et Dimanches. Le train part de la gare de la rue St-Claude et Champs-Élysées.

FRISCO LINES. ÉPARGNEZ DU TEMPS — ET DE — L'ARGENT En Envoyant Chercher de Suite un Exemple de L'Annuaire de Soards DE 1912.

Il contient plus de CHANGEMENTS et de NOUVEAUX NOMS qu'en aucune année précédente. Vous saurez de la sorte, de l'argent et de l'emploi en vous procurant de suite un exemplaire. Les actions sont inutilisables. Pensez donc ! Il ne coûte que 1 \$ 5-2 Cents par Jour, Etant à \$7.00 pour 365 Jours. Prix local, \$7.00 ; par express, \$7.40 exp. ad. au reçu du prix.

ANNUAIRE COMMERCIAL Prix \$2.00, y compris l'Affranchissement. Cette publication étant faite par souscription, il n'y a qu'un nombre limité d'exemplaires en vente, qui sont ceux de conception définitive. SOARDS DIRECTORY CO., Ltd., Edinbourg, Écosse, 531 rue Natchez.

FRED. F. DUPUY Constructeur Naval—Mécanicien, Bayou St-Jean, près Dumaine. Phone-Main 1062 L. 57 1/2-1st

CAPITAL ET SURPLUS, QUATRE MILLIONS. Un service efficace et une administration conservatrice, combinés avec des facilités exceptionnelles pour la transaction des affaires de banque de tout genre, ont acquis à cette banque un prestige et un rang élevé dans tous les États-Unis. Whitney-Central National Bank.

Jackson Brewing Co. PURE BEER. L'interdiction de la Prohibition est de même genre et de la même sorte que l'interdiction de l'immigration. Les deux sont des tentatives de la tyrannie. Leur sentiment ardent est inspiré par ce principe de bigoterie tyrannique, qui voudrait imposer ses règles à toutes les nations, et agit constamment en vue d'une autre contre-attaque des vigiles éternelles de la seule navigation. Nous engageons ceux qui aiment leur liberté pour en abuser à se méfier de la Prohibition. Essayez Notre Bière Bohémienne JACKSON BREWING CO., rues Decatur et Jefferson Lawrence Fischer, Président. Adolph Damer, Vice-Prés. Gus Oertling, Sec. Trés. Joe Malcher, Secrétaire. Nous Vous Invitons à Visiter Notre Brasserie.

E. CLAUDEL OPTICIEN 918 RUE DU CANAL. Successeur de E. A. Claude. (Rue) Face de la Plus Grande Marché de la Place Pas de Succursale. VERRES DE COURSES. Paris Baroque.

COLLEGE SOULE, 305 Rue St. Charles. En Face de Square Lafayette. JOURS HOMME ET JOURS FEMMES. Le Monde recherche ceux qui peuvent leur dire quelque chose, et nos cours qui peuvent expliquer pourquoi ils ont échoué. Le COLLEGE SOULE donne des cours supérieurs d'Anglais, de Français, de la grande littérature, et emploie des hommes comme professeurs. Enseignement rigoureux d'écriture, d'orthographe, de grammaire, de géométrie, de physique, de chimie, de français, etc., qui sont des branches spéciales.

On y reçoit les candidats Espagnols qui veulent apprendre l'Anglais. On y reçoit les candidats Français qui veulent apprendre l'Anglais. On y reçoit les candidats Français qui veulent apprendre l'Anglais. Les Dames Sont Admises Dans Tous les Départements. Un diplôme du Collège Soule est un passeport et une garantie de succès dans les affaires. GEO. SOULE & FILS. 25 sept.—2nd dim

Feuilleton L'ABELLE DE LA N. O. DU SANG DANS LES TENEBRES GRAND ROMAN INÉDIT PAR DANIEL LESUEUR TROISIÈME PARTIE Autour d'un Berceau Cette forme transmise sur les marches... Cette forme fléchit contre la rampe de l'escalier...

II AU FOND DU LABYRINTHE Rue Saint-Florentin, devant un ancien hôtel de fermier général, modernisé, restauré, et, en ce moment, tout brillant de lumières, tout vibrant de rumeurs, une fille de voitures s'accroît à chaque minute. Minuit s'approche. La soirée va finir. Chantreurs et cochers viennent chercher leurs maîtres. Et les fiacres maraudeurs s'arrêtent pour enlever le client qui n'a pas son équipage. C'est le soir de musique du professeur Perrelot, le chirurgien célèbre. Un de ces concerts auxquels on se rendait à l'école monnaie, scientifique, académique et artistique de Paris. L'illustre vieillard n'oublie les laideurs des chairs qu'il taille et ses incurables fatigues, que dans le paradis des sons, parmi les rêves d'un Wagner ou d'un Beethoven, sur ce domaine exploré par quelques esprits de flamme, emores d'un pont qui, de la terre, serait jeté vers l'infini prodigieux. Le professeur Perrelot, passionné de musique, organise avec amour ses séances de quinzaine. Il combine les programmes, choisit les interprètes, se réjouit comme un enfant de certaines exécutions musicales dont il a eu l'idée, et qu'on n'entendra que chez lui.

Et plus d'une fois, il est le seul invité de sa soirée qui n'en puisse goûter le raffiné plaisir. Une opération urgente le retient, une consultation, sous quelque baldaquin à couronne fermée l'appelle hors de France, à moins que ce ne soit une messe où l'on souffre qui le garde, — et cela arrive plus souvent qu'il ne le dit. Et ce soir, Mme Perrelot, sous ses beaux cheveux blancs, et sa fille, la jeune comtesse de Gro-melle, une brune à voix de contralto magnifique, font les honneurs. Et l'on tâche de ne pas trop s'apercevoir que manque le principal attrait, la présence électrique sans laquelle il semble que les musiciens eux-mêmes ont moins de talent, la silhouette mince et vive, le masque pétillant d'esprit, la parole aimée, enthousiaste, du maître de la maison. Ce soir, il était là. Chose extraordinaire, il avait sauté depuis le commencement le régal harmonieux, qui touchait à sa fin. On ne l'avait dérangé que pour un seul coup de téléphone. Mais, sur le nom du correspondant, il voulait recevoir la communication lui-même. Et, depuis ce coup de téléphone, il demeurait silencieux. Maintenant, sa fille, debout sur la plate forme de l'orchestre, au avant des musiciens qui devaient l'accompagner, se prépa-

rait à chanter, — ou plutôt à gé-mir, — la déchirante lamentation de l'"Orphée" de Gluck "J'ai perdu mon Eurydice." Un domestique, à pas glissés, se faufila entre les habits noirs, debout autour des rangs de chaises, où rayonnaient les coiffures charmantes, les épaulettes, les toilettes et les bijoux de femmes. Il parvint jusqu'à son maître, — qui se tenait toujours à proximité d'une porte, — et lui dit quelques mots tout bas. Perrelot se leva, et soupira, sans un geste, sans s'exposer, passa devant quelques groupes, en traversant d'autres, sortit. Nul ne broncha. On n'est pas l'air de la voir. On s'écarta sans lui adresser la parole. C'était la consigne. Dans la galerie d'entrée, le chirurgien demanda au valet : — Où l'avez-vous fait entrer ? — Au premier, dans le petit cabinet de Monsieur. Le professeur souleva sa portière, rencontra l'écouleur, mou-ta. Il possédait, au rez-de-chaussée, un grand cabinet d'apparat. On y circulait les soirs de réceptions. Les invités y pouvaient admirer une précieuse vitrine où il conservait plus près de lui, mê-lés à son travail, les pièces reliées de sa collection de porcelaines de Chine, qui était célé-

bre. Mais il avait, à l'étage au-dessus, tout à côté de sa chambre à coucher, un autre cabinet, plus retiré, plus austère. C'est ce que le domestique avait appelé le "petit cabinet de Monsieur." Il y pénétra, les deux mains tendues. — Mon cher enfant, qu'y a-t-il ? Votre voix, dans le téléphone, m'a presque effrayé, tout à l'heure. Pais, ayant mieux regardé son visiteur, il ajouta : — Mon pauvre Dr. Lechaume ! c'est donc grave ? — Très grave, répondit le jeune homme. Sans détourner les yeux pleins de souci qu'il venait de plonger si ardemment dans ceux de son maître, il se laissa tomber sur le sofa, et ce fut lui qui désigna :

devant lui fascinaient sa pitie, son amitié, presque paternelle. — Eh bien, mon ami, qu'est-ce qui vous arrive ? Moi qui vous croyais... je ne dis pas consolé... mais absorbé par vos travaux, enthousiasmé, un peu enivré même... Or enfin... ce n'est pas un simple succès de presse... Tout votre monde médical est d'accord... Vos succès artistiques, qui ont si bien résonné pour la tuberculose... ne seraient-ils pas la guérison, si ardemment cherchée, du cancer ?... Je voulais, tous ces jours-ci, en causer avec vous. Je suis bien aise... Essayait-il d'une diversion ? Ou, réellement, s'embarrassait-il au seul énoncé d'une hypothèse suggérée à sa passion de guérisseur par les sensationnelles expériences d'un jeune médecin ? Quel qu'il en fût, son étonnement était sincère de lire le dé-couragement, la tristesse, sur la physionomie d'un des triomphateurs scientifiques du jour, de l'homme dont le public, même le moins averti, ne pouvait plus ignorer le nom. — Mon cher maître, laissez-moi mes recherches. A tout autre moment, je serais heureux de vous demander vos avis, si précieux... — C'est peut-être moi qui ré-clamerais les vôtres. — Savez-vous que, ce soir même, j'avais un rendez-vous avec le Chef de la Sécurité ?

Un tressaillement, presque imperceptible, redressa le buste et altera, fugace, les traits de Perrelot. Sa sérénité, si forte, assurée par un universel respect et par la conscience d'un démi-god d'activité glorieuse, géné-reuse, irréprochable, sembla se ternir, comme un miroir clair et brillant sur lequel passe une ombre. Raymond, qui sentit, plutôt qu'il n'observa, ce trouble subtil, — car il en connaissait la cause, ajouta vivement : — C'est moi qui souhaitais d'avoir recours à lui. — A quel sujet ? — L'enfant... mon petit François... que j'ai reconnu... vous savez, cher maître ?... Le chirurgien acquiesça. — Ça me l'a volé. — Voilà... C'est effrayant ! Comment cela ? — Ce matin... à la campagne... On l'a enlevé de chez moi... presque sous mes yeux. — Vous aviez des gens qui le gardaient ? — Ses parents nourriciers, oui. — Sûrs ? — Inscrupulables. — Voilà une fatalité !... Le vieillard jeta cette exclamation, en l'accompagnant d'un coup d'œil aigu. Pais, il réva une minute, comme s'il observait en lui-même des répercussions singulières, éveillées par cette nouvelle. A continuer